

Photo © Bernaded Dexters – Devil Productions



LES ANTIGONES

de **Jean Cocteau** et **Jean Anouilh**

Mise en scène : **Compagnie Stan**

du 21 au 25 mai 2002
Théâtre de Grammont
Montpellier

Mardi 21 mai à 20h45
Mercredi 22 et jeudi 23 mai à 19h00
Vendredi 24 et samedi 25 mai à 20h45

Durée : 2h00



Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 18 € (118,07 F)
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 11 € (72,16 F)

Les rendez-vous autour du spectacle

R e n c o n t r e
avec l'équipe de création

l e j e u d i 2 3 m a i

à l'issue de la représentation de 19h

Les Antigones

de **Jean Cocteau** et **Jean Anouilh**

Mise en scène : **Compagnie STAN**

Décor et lumière

Thomas Walgrave

Costumes

An D'Huys

Assistance technique

Lise Risom Olsen

Remerciements à

Laurence d'Hondt

avec

Natali Broods

Antigone

Frank Verduyssen

Créon

Jolente De Keersmaeker

Le Chœur, La Nourrice

Tiago Rodrigues

Le Garde, Hémon

Tine Embrechts

Ismène, Le Messager, Tirésias

Le spectacle a été créé du 15 au 31 mai 2001
au Théâtre Garonne à Toulouse

Production :

toneelspelersgezelschap STAN

Coproducteurs :

Théâtre Garonne Toulouse, Festival d'Automne à Paris – Théâtre de la Bastille Paris

**Nous ne croyons plus au théâtre d'illusion, de convention,
de personnages pour de vrai... Nous jouons
notre rencontre d'acteurs avec un texte.**

Antigone, dans la mythologie grecque, fille d'Œdipe, roi de Thèbes et de la reine Jocaste. Antigone accompagna son père en exil, mais retourna à Thèbes après la mort de celui-ci. Au cours de la guerre des Sept Chefs, ses frères Étéocle et Polynice s'entre-tuèrent. Créon, alors au pouvoir, donna à Étéocle une sépulture décente, mais ordonna que le corps de Polynice, qu'il considérait comme un traître, restât à l'endroit où il était tombé. Antigone, convaincue que la loi divine devait l'emporter sur les décrets des hommes, enterra son frère. Créon la condamna à être enfermée vivante dans le tombeau des Labdacides. Elle se pendit dans sa tombe et son amant éploré, Haemon, fils de Créon, se suicida.

Antigone fut le sujet de pièces de théâtre du dramaturge grec Sophocle. L'Antigone de Cocteau a été écrite en 1922, premier écrivain français du XX^{ème} siècle à revenir au classique, celle de Jean Anouilh en 1944.

L'histoire

"Le secret des Grandes Histoires, c'est précisément de n'en point avoir. Les Grandes Histoires sont celles que l'on a déjà entendues et que l'on n'aspire qu'à réentendre. Celles dans lesquelles on peut entrer à tout moment et s'installer à son aise. Elles ne cherchent ni la mystification par le biais du suspense et de dénouements inattendus, ni la surprise de l'incongru. Elles sont aussi familières que la maison qui vous abrite. Que l'odeur d'un amant. On les écoute jusqu'au bout, alors qu'on en connaît la fin. De même que l'on vit comme si l'on ne devait jamais mourir, tout en sachant pertinemment qu'on mourra un jour. Dans les Grandes Histoires, on sait d'avance qui vit, qui meurt, qui trouve l'amour et qui ne le trouve pas. Mais on ne se lasse jamais de le réentendre." (Extrait de *Le Dieu des Petits Riens* d'Arundathi Roy, Gallimard, 1998)

"Parce que je survole un texte célèbre, chacun croit l'entendre pour la première fois" : Cocteau livre un texte court, dense, saisissant, et propose un instantané d'Antigone, proche de la figure mythique qu'en a dessinée Sophocle. Quelques vingt années plus tard, la jeune femme ne sera plus pour Anouilh l'instrument des dieux, le jouet d'une fatalité qui la dépasse, mais plus simplement, plus prosaïquement, plus héroïquement peut-être, le foyer de sa propre révolte, l'éclat d'un désir que la raison, fût-elle d'État, ne saurait abolir. Prenant acte de ces approches diverses et complémentaires, les acteurs de Tg STAN s'emparent avec fraîcheur et délectation des textes des deux écrivains et confrontent ainsi, avec autant de vigueur que de rigueur, leur richesses irréductibles et singulières, l'ambition étant d'insuffler au théâtre, ainsi que le rêvait Brecht, l'énergie d'un match de football.

Un peu d'improvisation, beaucoup de rigueur, ce qu'il faut d'indiscipline et au final un bel esprit de répartie : autour de la table où Natali Broods, Frank Vercruyssen, Jolente de Keersmaeker et Tiago Rodrigues répondent de concert à nos questions, on retrouve cet étonnant mélange d'exigence et de spontanéité qui fonde, au-delà d'une école dramatique ou d'un exercice scénique, une *attitude*. Rencontre dans leur "Factory" anversoise, où ils évoquent le mystère d'Antigone, la modernité d'Anouilh et la poésie de Maradona.

Comment est né le projet d'une création en langue française ?

Jolente De Keersmaeker – Nous avons en fait depuis longtemps le désir d'une production en français après *Un ennemi du peuple*, qui existe depuis 93, sans jamais en avoir eu l'opportunité. Il aurait été dommage que notre histoire avec le public français se limite à ce spectacle. D'une façon générale, il nous semble important que le public puisse nous suivre, que cette relation se construise dans la durée. La proposition d'accueil du Théâtre Garonne nous a offert cette opportunité.

Frank Vercruyssen – Créer un spectacle en français, c'est une façon de continuer notre route, de faire avancer notre histoire avec la France. Nous aurions pu jouer *Un ennemi du peuple* encore et encore, dans toutes les villes francophones, mais nous avons vraiment le désir de tenter une nouvelle aventure dans cette langue.

Le fait de devoir "apprivoiser" une langue étrangère a-t-elle modifié votre processus de création ?

J. D. K. – Nous travaillons avec Laurence d'Hondt, qui est belge mais francophone, justement pour approfondir la substance des mots, pour connaître leur histoire, leur valeur, leur saveur, toutes ces choses que nous cernons imparfaitement parce que le français n'est pas notre langue maternelle.

F. V. – C'est très intéressant de découvrir, au-delà du seul sens, tous les sentiments qui accompagnent un mot. Cela, pour nous, est un travail nouveau, et peut-être plus qu'un travail : une aventure. Nous n'utilisons pas dans nos spectacles le français ou l'anglais simplement parce que ce sont des "langues véhiculaires", mais parce que cela nous oblige à nous interroger sur la matière du texte, à renouveler notre approche de ces mots qui sont pour nous l'essence de notre travail.

Comment vous est venu l'idée de travailler autour de la figure d'Antigone ?

F. V. – Elle ne nous est jamais vraiment venue ! Nous ne nous sommes pas dits dès le début : "Tiens, et si nous montions *Antigone* ?". Il s'agit plutôt d'un concours de circonstances. Nous étions d'abord partis sur une idée très différente, mais un jour, quelqu'un nous a parlé d'une très belle version d'*Antigone* écrite par Cocteau. Je l'ai lue, en me disant qu'on pouvait sûrement l'utiliser, à condition de l'intégrer à un ensemble plus vaste, à moins de faire un spectacle de 20 minutes ! Après cela, nous sommes tombés sur l'*Antigone* d'Anouilh, et peu à peu l'idée de combiner les deux textes est née : il nous a alors paru très intéressant de voir comment deux écrivains approchent, chacun à leur façon, un thème universel comme celui d'Antigone.

Justement, en quoi consistent ces différences d'approche et qu'est-ce qui retient votre attention chez ces écrivains ?

J. D. K. – Cette distance que prend Anouilh dans son prologue envers ses personnages nous a d'abord saisis, c'est très proche de la manière dont nous jouons, de notre approche du théâtre.

F. V. – Ce qui nous a plu dans la version de Cocteau, c'est la rapidité et la simplicité de son écriture, son caractère extrêmement dense. Mais c'est le texte d'Anouilh qui nous a donné de véritables raisons de jouer *Antigone*. *Antigone*, c'était pour nous un peu éloigné : le droit d'enterrer les morts, la justice divine et tout ça... Mais Anouilh, par son texte, donne une direction très intéressante à l'histoire, avec par exemple une réflexion sur le pouvoir arbitraire, qui choisit quel est l'ennemi, quel est l'ami, en s'accordant la possibilité de changer d'avis toutes les semaines. Cela devient tout à coup très vivant, très actuel, très juste. Là, l'histoire d'*Antigone* retrouve beaucoup de sens pour nous. Même si l'essentiel du texte vient de Sophocle, c'est vraiment la vision qu'en a Anouilh qui nous a paru proche de notre sensibilité et de nos préoccupations.

J. D. K. – Oui, c'est vrai qu'Anouilh donne plus de chair et d'humanité aux personnages, alors que ceux de Cocteau sont plus proches du mythe, et restent de ce fait un peu inaccessibles.

F. V. – En ce qui concerne la structure, les personnages, les situations, Cocteau reste très fidèle à Sophocle, il se contente de condenser le récit. Alors qu'Anouilh s'approprie l'histoire, et en livre une interprétation personnelle. D'ailleurs, l'histoire qu'il raconte diffère souvent, il décrit des scènes qui n'existent pas chez Sophocle. Une autre raison de monter *Antigone*, c'est que tout le monde connaît déjà cette histoire. Quand on te raconte une histoire qui t'est inconnue, tu es tenu en haleine par l'intrigue, par ce qui va arriver, et toute ton attention est concentrée là-dessus. Quand on te raconte une histoire déjà connue, tu vois plus clairement les différences entre les différentes versions. C'est un peu comme un match de foot que tu as déjà vu : tu sais qu'un joueur va marquer

un but à la troisième minute, tu le sais mais tu le regardes quand même, et même tu le regardes différemment dès la deuxième minute parce que tu sais ce qui va arriver. De la même façon, quand Hémon va vers son père, tu sais ce qu'il va faire et tu connais le résultat de sa démarche, mais c'est justement parce que tu sais que tu le regardes autrement...

J. D. K. – Moi, je dirais que c'est comme un petit diamant : le diamant ne change jamais mais selon l'angle sous lequel tu le regardes il te paraîtra toujours différent.

F. V. – On le dit beaucoup à propos des tragédies classiques : parce que les spectateurs connaissaient les histoires à l'avance, ils pouvaient concentrer leur attention sur des choses vraiment importantes. Ce qu'Anouilh résume par cette formule : "Dans la tragédie on est tranquille". C'est aussi tout l'intérêt de jouer les deux versions l'une à la suite de l'autre. D'abord, si jamais quelques spectateurs ont oublié l'histoire, le texte de Cocteau la remet en mémoire en vingt minutes ! Mais surtout, l'*Antigone* de Cocteau permet de mettre en perspective la version d'Anouilh, de mesurer les différences de ton, d'appréciation, la place des personnages, sans s'inquiéter de l'intrigue : par exemple le personnage d'Hémon, dans la version de Cocteau, manifeste une certaine force de caractère quand il s'oppose à son père, alors qu'il est plus effacé dans celle d'Anouilh. Et pourtant, l'histoire reste la même. On part du même et on revient au même, en empruntant des chemins différents.

J. D. K. – Pour nous, c'est aussi très intéressant à jouer. Chacun est amené à se demander comment adapter son personnage à chaque texte, où porter son poids, comment modifier son jeu pour conserver l'unité du spectacle et en même temps marquer les différences. Par exemple, Natali qui interprète Antigone devra sûrement jouer de façon différente dans les deux versions, tout en restant dans la peau du même personnage. C'est une gageure intéressante pour un acteur.

F. V. – C'est aussi pour cela que nous avons gardé la même distribution dans les deux versions. Sinon, il y aurait eu des confusions, cela aurait détourné l'attention des spectateurs. Ce qui est intéressant, c'est de voir ce que chacun fait de son personnage dans les deux pièces.

Je vous ai surpris aujourd'hui en pleine "répétition" : vous discutiez autour d'une table. Est-ce ainsi que se déroulent toutes vos répétitions ?

J. D. K. – Oui, par exemple, nous travaillons actuellement avec les textes, et avec les interprétations qui ont été faites de ces textes, en essayant de soulever toutes les questions possibles : qui sont ces personnages, que nous dit Antigone, est-elle consciente de ce qu'elle fait, quelles sont ses motivations, une sorte de nihilisme l'anime-t-elle, ou bien est-elle seulement effrayée à l'idée de vivre, etc. Nous travaillons toujours ainsi, en discutant autour d'une table, et ces discussions sont comme les briques dont nous allons nous servir pour construire le spectacle. Au final, le spectacle sera une tentative de réponse à toutes ces questions.

Tiago Rodrigues – A propos des personnages, nous travaillons actuellement sur le texte, et plusieurs choix se proposent à nous. A la fin va se dégager une structure très solide, autour de laquelle chacun de nous va pouvoir amener ses idées, faire ses propres choix. Pour reprendre l'image de Frank, il est vrai que tu regardes différemment dès la deuxième minute ce joueur dont tu sais qu'il va bientôt marquer un but. Mais encore, si le joueur sait lui aussi qu'il va marquer dans une minute, alors il peut penser : "Et maintenant, comment vais-je m'y prendre pour marquer ?". Comme au football, tu as sur le plateau plusieurs approches possibles : la plus directe, pour arriver directement au but, ou la plus complexe, comme un beau but "à la Maradona". A nous d'utiliser les mots et la mise en scène pour "marquer le but" comme nous le sentons au moment où nous sommes sur le plateau.

J. D. K. – En fait, toutes ces discussions que nous avons aujourd'hui, très précises, très techniques, nous permettront surtout d'être plus libres sur le plateau.

Une liberté d'autant plus précieuse qu'avec le texte d'Anouilh vous arrivez sur un territoire assez balisé : son *Antigone* fait partie du bagage culturel français, il est très étudié dans les collèges...

F. V. – En réalité, nous ne savions rien d'Anouilh ni de son travail quand nous avons abordé ce texte, nous ignorions qu'il était à ce point intégré au paysage culturel français. Simplement, quand nous l'avons découvert, il nous a paru tellement riche qu'il devenait possible d'en faire quelque chose.

J. D. K. – En fait, il nous intéresse assez peu de savoir si telle ou telle œuvre fait partie du patrimoine culturel ou pas. Notre seul critère, c'est la capacité d'un texte à nous faire réfléchir, à soulever des questions. Personnellement, quand je l'ai lu, je l'ai trouvé très ouvert, pas du tout manichéen. Par exemple, le personnage d'Antigone est intéressant parce qu'il est mystérieux : elle pousse tout le monde à se révéler, elle force Créon et Ismène à mettre cartes sur table, et en même temps elle-même reste très obscure sur ses motivations. C'est très beau, très séduisant, et j'imagine qu'elle peut avoir ce même pouvoir de révélation sur le public.

F. V. – "Un territoire balisé", ça ne veut pas dire grand-chose. Quand nous avons joué Wilde en Angleterre, la situation était semblable : pour les jeunes qui venaient nous voir, Wilde était synonyme d'école, de devoirs, etc. Et quand ils ont vu notre spectacle, ils ont redécouvert un auteur génial. Nous choisissons nos textes pour les possibilités qu'ils nous offrent sur scène, pour la richesse de leur propos, mais surtout pas pour faire du théâtre de musée.

Antigone

ISMENE - Qu'y a-t-il ? Tes yeux me bouleversent.

ANTIGONE - Tu me demandes : Qu'y a-t-il ? Hé ! Créon ne donne-t-il pas la sépulture à l'un de nos frères et ne la refuse-t-il pas à l'autre. Étéocle aura l'enterrement qu'il mérite, mais il est défendu d'ensevelir Polynice ou de le pleurer. On le laisse aux corbeaux. Tels sont les ordres que le noble Créon promulgue pour toi et pour moi, oui pour moi. Il va venir en personne, ici même, lire son décret. Il attache la plus grande importance à l'exécution de ses ordres. Les enfreindre, c'est être lapidé par le peuple. Voilà. J'espère que tu vas montrer ta race.

ISMENE - Mais que puis-je ?

ANTIGONE - Décide si tu m'aides.

ISMENE - A quoi ?

ANTIGONE - A soulever le mort.

ISMENE - Tu veux l'enterrer malgré le roi ?

ANTIGONE - Oui. J'enterrerai mon frère et le tien. Je dis le tien. On ne me reprochera pas de l'avoir laissé aux bêtes.

ISMENE - Malheureuse ! Malgré la défense de Créon ?

ANTIGONE - A-t-il donc le droit de me détacher des miens ?

ISMENE - Antigone ! Antigone ! notre pauvre père est mort dans la boue après s'être crevé les yeux pour expier ses crimes ; notre mère, qui était sa mère, s'est pendue ; nos frères se sont entr'égorgés. Imagine, nous deux, toutes seules, la fin sinistre qui nous attend si nous bravons nos maîtres. Nous sommes des femmes, Antigone, des femmes malhabiles à vaincre les hommes. Ceux qui commandent sont plus forts que nous. Que Polynice m'excuse, mais je cède. J'obéirai au pouvoir. Il est fou d'entreprendre des choses au-dessus de ses forces.

ANTIGONE - Je ne te pousse pas. Si tu m'aidais, tu m'aiderais à contrecœur. Agis comme bon te semble. Pour moi, j'enterrerai. Il me sera beau de mourir ensuite. Deux amis reposeront côte à côte après ce cher crime. Car, Ismène, le temps où je dois plaire aux morts est plus considérable que celui où il me faut plaire aux vivants. Ta conduite te regarde. Méprise les dieux.

ISMENE - Je ne les méprise pas. Je me sens incapable de lutter contre toute une ville.

ANTIGONE - Trouve des prétextes. Moi je vais entasser une espèce de tombeau.

ISMENE - Folle ! je tremble pour toi.

ANTIGONE - Laisse-moi tranquille. Pense à toi-même.

ISMENE - Au moins ne raconte ce projet à personne. Cache-le comme je le cacherai.

ANTIGONE - Ne cache rien ! Tu peux parler. Je t'en voudrais plus de ton silence que de tes bavardages.

Antigone

ISMENE - Tu sais, j'ai bien pensé, Antigone.

ANTIGONE - Oui.

ISMENE – J'ai bien pensé toute la nuit. Tu es folle.

ANTIGONE – Oui.

ISMENE – Nous ne pouvons pas.

ANTIGONE, *après un silence, de sa petite voix* – Pourquoi ?

ISMENE – Il nous ferait mourir.

ANTIGONE – Bien sûr. A chacun son rôle. Lui, il doit nous faire mourir, et nous, nous devons aller enterrer notre frère. C'est comme cela que ç'a été distribué. Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions ?

ISMENE – Je ne veux pas mourir.

ANTIGONE *doucement* – Moi aussi j'aurais bien voulu ne pas mourir.

ISMENE – Ecoute, j'ai bien réfléchi toute la nuit. Je suis l'aînée. Je réfléchis plus que toi. Toi, c'est ce qui te passe par la tête tout de suite, et tant pis si c'est une bêtise. Moi, je suis plus pondérée. Je réfléchis.

ANTIGONE – Il y a des fois où il ne faut pas trop réfléchir.

ISMENE – Si, Antigone. D'abord c'est horrible bien sûr, et j'ai pitié moi aussi de mon frère, mais je comprends un peu notre oncle.

ANTIGONE – Moi je ne veux pas comprendre un peu.

ISMENE – Il est le roi, il faut qu'il donne l'exemple.

ANTIGONE – Moi, je ne suis pas le roi. Il ne faut pas que je donne l'exemple, moi... Ce qui lui passe par la tête, la petite Antigone, la sale bête, l'entêtée, la mauvaise, et puis on la met dans un coin ou dans un trou. Et c'est bien fait pour elle. Elle n'avait qu'à ne pas désobéir !

ISMENE – Allez ! Allez ! ... Tes sourcils joints, ton regard droit devant toi et te voilà lancée sans écouter personne. Ecoute-moi. J'ai raison plus souvent que toi.

ANTIGONE – Je ne veux pas avoir raison.

ISMENE – Essaie de comprendre au moins !

ANTIGONE – Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. Il fallait comprendre qu'on ne peut pas toucher à l'eau, à la belle eau fuyante et froide parce que cela mouille les dalles, à la terre parce que cela tache les robes. Il fallait comprendre qu'on ne doit pas manger tout à la fois, donner tout ce qu'on a dans ses poches au mendiant qu'on rencontre, courir, courir dans le vent jusqu'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud et se baigner quand il est trop tôt ou trop tard, mais pas juste quand on en a envie ! Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. (*Elle achève doucement*) Si je deviens vieille. Pas maintenant.

ISMENE – Il est plus fort que nous, Antigone. Il est le roi. Et ils pensent tous comme lui dans la ville. Ils sont des milliers et des milliers autour de nous, grouillant dans toutes les rues de Thèbes, dans la ville.

ANTIGONE – Je ne t'écoute pas.

Tg STAN, à vif dans la chair du texte

C'est une des jeunes compagnies belges les plus excitantes du moment : depuis dix ans, elle approfondit les relations entre théâtre, danse et musique.

La compagnie Tg STAN

Créée en 1989, la compagnie flamande Tg STAN (pour Stop Thinking About Names) se définit comme un "collectif d'acteurs", travaillant sans metteur en scène, ni répétitions - au sens conventionnel du terme -, rénovant ainsi lors de chaque représentation sa relation autant aux textes qu'au public. Au cours de sa productive carrière (plus de quarante pièces !), STAN aura exploré toutes les facettes de l'écriture dramatique, du répertoire classique (Molière, Ibsen, Bernhard) aux auteurs contemporains (Müller, Shepard, Handke), en passant par des œuvres personnelles, des adaptations, ou encore des montages de textes hétéroclites (comme *Achter de canapé/Yvonne op*, où Gombrowicz dialogue avec Godard ou Sonntag), sans jamais renier ce profond attachement aux mots qui fonde leur approche scénique, ni perdre de vue cette envie féroce de proposer un théâtre en prise avec la société contemporaine.

Exploits d'acteurs autour d'Antigone

Une scène presque vide, un texte, des acteurs, un public. Et rien d'autre. Ni metteur en scène, ni idées préconçues sur la façon de jouer, de se déplacer, de choisir tel effet ou pour faire passer telle idée. Un seul souci : associer le spectateur à l'acte théâtral le plus éphémère, dans le temps d'une représentation unique qui ne ressemblera jamais à la suivante. La compagnie flammande Tg STAN pousse à son extrémité cette exigence de retour aux fondamentaux », comme l'on dit sur les terrains de rugby. Il n'y a pourtant rien de dogmatique dans la démarche. Les comédiens se livrent à mains nues à cet exercice toujours périlleux avec un engagement et une sincérité tellement étonnante et convaincante que l'on dirait que le texte est le leur et qu'il leur sort de la bouche au moment où ils l'inventent. Mais en même temps, tout un long travail critique préalable leur permet de conserver sur le personnage ce regard brechtien le « montrant » bien tel qu'il est et non pas tel que son interprète ou le spectateur pourrait l'imaginer ou l'idéaliser.

cette remarquable performance d'acteurs avait été révélée au public du théâtre Garonne il y a un peu plus d'un an dans « Un ennemi du peuple » d'Ibsen. Elle est cette fois sur la même scène et avec le même brio, au service d'une expérience de rapprochement entre deux pièces traitant du mythe d'Antigone. L'une est de Jean Cocteau, courte et dense, et garde dans une langue dépouillée le caractère héroïque de la tragédie antique, sa pure valeur symbolique et poétique. L'autre, plus délayée, est de Jean Anouilh qui humanise ces personnages légendaires pour les rendre plus proches de nous, et faire passer quelques idées bien à lui sur l'amour, le pouvoir et la société. La limpidité du jeu des acteurs, si vibrant chez Natali Broods (Antigone) chez Frank Vercruyssen (Créon), si vrai chez Tiago Rodrigues (Hémon) et si savoureusement ironique chez Jolente de Keersmaecker, met en lumière les qualités de dramaturge d'Anouilh, sa verve et son verbe acide. Mais elle révèle leurs limites, dès que l'auteur verse dans un moralisme bavard et amer. Il arrive même que les commentaires emphatiques épuisent le talent pourtant solide de ses interprètes, au point de faire regretter que ces derniers n'aient pas plus généreusement taillé dans le texte souvent bien répétitif et lourd de rancœur réactionnaire.

Le plaisir pourtant reste grand. C'est celui, rare, que procure le théâtre lorsqu'il communique avec son public avec autant de clarté, de simplicité et de complicité.